

**Marie, Montreuil**

**Semaine 1 - Journal écrit le mardi 24 mars 2020**

Quel effet vous a fait l'annonce du confinement ?

Depuis quelques jours, on entendait les gens parler de la possible fermeture des écoles. On se faisait encore la bise. On allait au théâtre. Tout cela paraissait irréel. Ça arriverait peut-être mais pas ici. Pas maintenant. Et puis tout s'est accéléré : les écoles, les cinémas, les théâtres, les musées, les cafés. Tout a fermé. Stupeur.

Après, l'attente...

Je suis abonnée au journal Libération mais je suis allée pour la première fois sur les chaînes d'infos BFM, LCI, pour savoir quelles mesures prenait le gouvernement, combien de temps cela allait durer, quels étaient vraiment les risques d'attraper ce virus.

Comment vous êtes-vous organisé ? (vie personnelle, professionnelle, familiale, amicale, vie de voisinage, réseau sociaux ...)

Je suis réalisatrice de documentaires et j'avais prévu de consacrer ce moment de l'année à l'écriture d'un nouveau projet et à regarder les rushes de choses que j'avais filmées l'année dernière. Je travaille chez moi. Ce moment en suspens ne bouleverse donc pas mon emploi du temps. Je suis intermittente du spectacle et suis actuellement indemnisée. Pas d'angoisse de ce côté-là.

Et puis depuis deux ans, avec mon mari, nous avons emménagé dans un grand appartement où nous avons chacun notre bureau. Les pièces de vie sont grandes, lumineuses. Elles sont desservies par des balcons qui courent l'un à l'est, l'autre à l'ouest.

A l'est, la ville de Montreuil s'étale jusqu'à l'horizon. Sur les hauts de Montreuil, la journée, nous voyons ce que nous avons appelé le « totem » de la Boissière. Une sculpture qui parfois fume... je pense qu'il s'agit en réalité d'une cheminée. Il y a aussi pas mal de grues. La ligne 11 va bientôt arriver là-bas. La nuit, le grand néon rouge de l'usine Mozinor s'allume.

Notre appartement se situe dans la cité de La Noue, un « grand ensemble » comme on dit. La copropriété date des années 70 et comprend 200 logements. A l'ouest, nous donnons donc sur de grands immeubles. Ils ne sont pas tout près, des arbres et des jeux pour enfants nous séparent, mais ils cachent la vue qui donnerait sur Paris. Il y a quelques paraboles sur les toits. Lorsque nous sommes sur ce balcon, nous apercevons au loin le rocher de Vincennes et la grande étendue du bois, noire. Il y a beaucoup de perruches. Leur cri me rappelle l'île de Singapour où a vécu mon père quelques années. J'aime voir toutes les lumières qui s'allument, la nuit : bleues dans les salons à cause des télévisions, rouge, orange.

Il y a peu de monde « en bas ». Les familles, les groupes de jeunes, qui se rassemblaient sur les bancs ou à la barrière à l'entrée du quartier ne viennent plus. Le Parc des Guilands est fermé.

J'ai recommencé à prendre des photos du quartier.

Paris semble s'être éloigné. Ma mère y vit. Nous nous appelons presque tous les jours.

Je prends d'une manière générale d'avantage de nouvelles de ma famille, mes amis, mes amies. Puisque nous ne pouvons plus nous voir, nous nous écoutons. Impression de revenir aux années 90, avant l'apparition du téléphone portable, et un peu en adolescence, lorsque j'étais pendue des heures au téléphone avec les amies du lycée.

Je vais sur Facebook mais de moins en moins au fur et à mesure que les jours passent.

Samedi, nous avons fait un apéro-Skype avec des amis qui habitent à Noisy-le-Sec. Nous n'avons parlé que du Coronavirus...nous sommes resté une heure environ « ensemble » puis avons raccroché. C'était un peu triste de ne pas pouvoir prolonger la soirée avec eux.

Depuis deux jours, mon attitude change. Je me surprends à être égoïste de ce temps. Ce temps qui m'appartient. Sans contrainte. Ce temps qui semble m'être rendu. Je mets mon téléphone en mode silencieux, profite de longues plages de silence. En paix.

## **Semaine 2**

Du mardi 24 au jeudi 26 mars.

Mon bureau donne sur une école. Je n'entends plus les enfants jouer dans la cour. Impression que ce sont les vacances. Les grandes vacances. Le retour du soleil y est sans doute pour quelque chose. Laurent a installé un transat sur le balcon. Il prend le soleil. Je commence à perdre la notion des jours, du temps.

Je pense au film de Jean-Charles Fitoussi *Les jours où je n'existe pas*. (Je joins à ce journal un entretien avec le réalisateur trouvé sur internet et que je trouve formidable.)

Travaillant actuellement sur le thème de la disparition, j'ai aussi vu récemment *L'homme invisible* de James Whale (1933) ainsi que sa version contemporaine, *L'angle mort* de Patrick-Mario Bernard et Pierre Trividic. On ne peut plus d'actualité : un homme (un virus ?) invisible qui tue.

Et la question : qu'est-ce que l'invisible révèle ? Qu'est-ce qu'il rend visible ?

Lorsque je sors (environ tous les trois jours pour aller faire des courses), je mets un foulard qui me couvre la bouche. J'ai retrouvé un masque de chantier dans la cave mais je n'arrive pas à le mettre. Pourtant beaucoup de gens en portent dans la rue... et je me rends compte que ce qui me manque et me met mal à l'aise, ce sont les sourires. Les sourires masqués par les foulards, les écharpes,

les masques...le manque de sourire. On s'évite, on se détourne des personnes, à cause de la règle des « un mètre de distance », à cause de la « distanciation sociale » nécessaire mais j'ai remarqué que l'on évite aussi les regards. Comme des animaux qui ont peur de croiser le regard d'un chien méchant...

### Du vendredi 27 mars au lundi 30 mars 2020

Je commence à me dire que ça va être long...et en même temps à penser à « après. » Quelle sera notre première sortie ? Tant de désirs se matérialiseront en même temps !

Cette situation conforte l'amitié qui me lie avec certaines de mes amies. Elle la renforce tout autant qu'elle distend des liens qui ne demandaient sans doute qu'à se défaire. Elle agit comme une caisse de résonance.

La personne avec qui nous faisons du yoga toutes les semaines nous enregistre des séances à faire chez nous, quotidiennement. Concrètement, nous n'en avons fait qu'une depuis le début du confinement.

Plaisir de retrouver sa voix (que j'écoute souvent yeux fermés lors des séances où nous sommes ensemble) et...difficulté de se concentrer plus d'une demi-heure chez soi. Elle a d'ailleurs adapté les séances au fur et à mesure, en se rendant compte que, dans les conditions qui sont les nôtres, il serait sûrement plus facile de faire 10-15 minutes de yoga tous les jours plutôt qu'une séance d'une heure.

Il me semble que ce confinement nous renvoie à notre conception et à notre gestion du temps.

J'ai parfois l'impression d'avoir beaucoup de temps devant moi mais c'est plutôt rare en fait. J'éprouve une certaine fébrilité malgré tout. Il y a un désir que ce temps existe pleinement, qu'il soit comme « rempli. »

Je ressens cela aussi en allant sur les réseaux sociaux où tout le monde se lance des défis : faire des photos, écrire, publier. Exister. Une peur de la vacuité et de l'effacement.

Samedi, nous sommes allés au Parc des Guilands. Des grilles ont été écartées et permettent de se faufiler dans le parc. Des gens font du sport. Il y a aussi quelques parents accompagnés de leur enfant.

Sur la butte, un homme seul. De là, on aperçoit le centre de Montreuil, les tours érigées par la mairie. Plus à droite, le château de Vincennes.

Plus loin, sur les hauteurs, face à Paris, un homme, un sans-abri je pense, était allongé face contre terre, sans bouger. Laurent s'est approché pour voir s'il respirait.

Dimanche, une forme d'angoisse, de tristesse, s'est emparée de nous.

Nous avons bougé des meubles de place, fait encore plus de place, de vide. Nous avons remis des tableaux figuratifs qui étaient dans le salon et les avons remplacés par des pièces plus abstraites.

Le soir, après les applaudissements de 20H qui, chez nous, arrivent de loin, de Bagnolet, puis résonnent entre les tours côté ouest, un voisin a mis de la musique, une sono, à plein volume.

Cette invasion sonore m'a parue être une forme d'agression. On ne s'entendait plus dans l'appartement. Au bout d'une demi-heure, certains voisins ont commencé à taper sur les balcons métalliques en signe de protestation et la musique a cessé.

J'ai conscience que l'émotion ressentie était disproportionnée par rapport à l'acte qui se voulait sûrement un moment de partage. Mais dans ce moment où nous tentons de privilégier la douceur, la quiétude, dans un environnement forcément clos, tourné sur lui-même, cette manifestation extérieure a été vécue comme une intrusion.

Je pense qu'elle m'a renvoyée à ce qui est notre réalité et que nous tentons de nier : l'enfermement. A ce moment-là, être cloîtrés et obligés d'écouter une musique que l'on n'avait pas choisie, m'a renvoyé à notre fragilité, à notre impuissance. Je subissais la situation. Pour la première fois.

L'entrée clandestine aux Parc des Guilands  
comme une parenthèse...



### **Semaine 3**

Du lundi 30 mars au jeudi 2 avril

Images des villes, des autoroutes, désertes dans les journaux. Au fond, cette représentation ne diffère pas beaucoup de celle que nous avons l'habitude de voir. C'est une tradition architecturale que de représenter les lieux vides ou seulement traversés par quelques silhouettes. Héritage des longs temps de pose

imposés aux photographes aux débuts de la photographie qui gommait la présence des gens.

Cependant, lorsque l'on scrute ces vieux clichés, on aperçoit encore des traces de présences humaines. Ça fait un peu comme des fantômes. Aujourd'hui, même les fantômes ont disparu. Est-ce pour leur redonner une place que les gens ressortent des photos de ceux qu'ils ont été enfants ?

En ces temps qui inviteraient plutôt au retour sur soi, je n'ai jamais eu autant accès à l'intimité des gens. Beaucoup de personnes jusqu'à présent très discrètes sur leur vie privée, n'hésitent pas à publier sur Facebook des photos de leurs enfants, de leur conjoint, de leur maison, de ce qu'ils mangent...je pourrais suivre leur journée presque heure par heure. Le dedans est dehors. Plus de seuil, plus de distance.

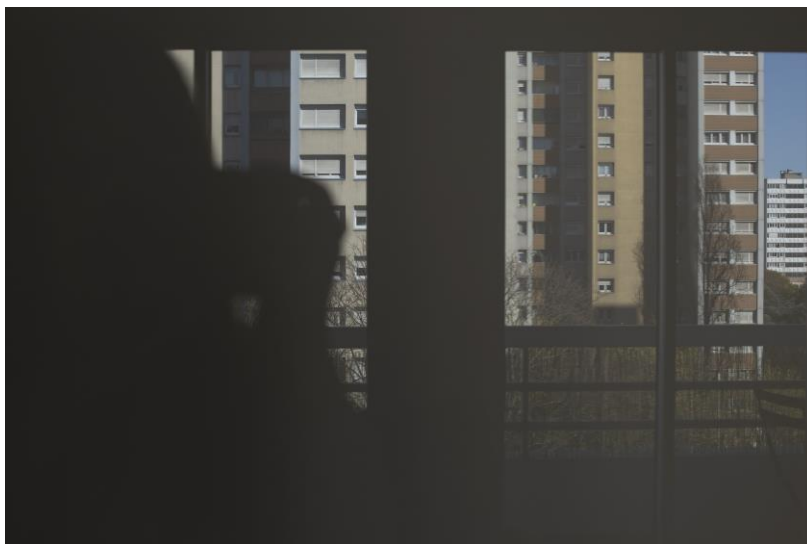
Le long de l'école primaire, les panneaux des élections municipales sont restés en place. Patrick Bessac (Parti Communiste) a été réélu au premier tour mais c'est comme si tout s'était mis sur « pause » ce dimanche-là.

Sur la dalle, côté Bagnolet, les travaux d'aménagement du jardin sont suspendus. Les arbres ont été livrés mais n'ont pas été plantés et sont en train de sécher au soleil.

Le temps pourtant ne s'arrête pas et le printemps est bien là. Sur les rocailles, la « ruine de Rome » est en fleur. Dans les massifs, les iris ne vont pas tarder à éclore et au Parc des Guilands, les primevères des bois sont sorties.

J'avais commencé une série de photos : l'appartement comme une chambre noire, une camera obscura. Quelles images s'y reflètent, s'y déposent ?

Mais j'ai vite été lassée par cette répétition des images, cette « répétition du même » chaque jour. La course du soleil de l'est à l'ouest, immuable. La même vue...ou presque. Et l'impossibilité d'échapper à mon reflet dans les vitres.





## **Semaine 4**

### DU lundi 6 avril au vendredi 10 avril

Début de la quatrième semaine de confinement. Je dors mal. C'est le cas de beaucoup de personnes de mon entourage. J'ai commencé à prendre du millepertuis. Des fleurs jaunes contre le blues.

Pourtant, nous profitons du printemps en allant nous allonger dans l'herbe, au Parc des Guilands, une heure par jour. Nous avons pris conscience que, sans cette période de confinement, nous ne le ferions pas alors que nous en avons parfois l'occasion. Autre effet du printemps : nous avons entrepris un grand rangement des placards et de la cave.

Le soir, nous regardons beaucoup de films : des classiques sur le site de la Cinetek (*Le crime de Monsieur Lange* de Renoir, « des » Pialat, « des » Truffaut) ; des documentaires sur la plateforme Tenk (les films de Mosco entre autres.)

J'ai repris l'écriture de mon journal intime. Et, comme s'il s'agissait de vases communicants, j'ai plus de mal à écrire ce journal du confinement.

Jeudi, vers 19 heures, un hélicoptère est venu se stationner au-dessus de la cité. Nous avons entendu des personnes crier et vu des policiers (BAC et motards, casqués) arriver d'un peu partout. Tout le monde est sorti aux fenêtres. Une heure après, les désormais rituels applaudissements de 20 heures sont arrivés. Drôle de spectacle...

## **Semaine 5**

### Du jeudi 16 avril au samedi 18 avril 2020

Cela va donc durer. Pas le confinement strict que nous connaissons depuis maintenant cinq semaines et qui aura une fin - plus ou moins proche - mais le port du masque, les distances avec les autres personnes...ces nouvelles attitudes (par encore des habitudes) que nous impose ce virus. Reconnaissons-nous la chaleur des salles de concerts, l'attention collective des représentations théâtrales, les bars bondés ? C'était il y a moins d'un mois et cela semble d'un autre siècle.

Je ne sais plus qui disait qu'avec cette épidémie, nous étions entrés dans le 21ème siècle...

Les moments d'insouciance se font plus rares. J'essaie de ne pas me projeter dans l'avenir. Dans un mois, dans six mois, où serons-nous ? Pour ne pas paniquer, pour ne pas désespérer, j'essaie de vivre au jour le jour. Je continue à écrire des projets en luttant contre l'idée qu'ils pourraient ne pas voir le jour, en luttant contre le « à quoi bon. » Mais tout me semble anachronique. Tout sera-t-il dorénavant vu, lu, au regard de l'expérience que nous traversons ?

### Du samedi 18 avril au mercredi 22 avril 2020

A 20 heures, en plus des applaudissements, des dizaines de personnes ont entonné le chant des gilets jaunes : « On est là... »  
Sous les masques, la colère.

Et des slogans que je me suis mise à glaner sur les murs :

- « Masqués mais pas bâillonnés »
- « Demain est annulé »
- « On sera resté enfermés plus longtemps que Balkany »
- « Gel hydroalcoolique des loyers »
- « Tousse ensemble, tousse ensemble. Crève générale. »

## **Semaine 7**

### **Du mardi 28 avril au jeudi 30 avril 2020**

Je regarde les informations à la télé, lis une certaine presse (Libération et Médiapart) mais je n'arrive pas à écrire. Je n'ai pas assez de recul ni de mots pour ne pas tomber dans une indignation puérile sur la gestion de la crise, le nombre de morts, les violences policières, la peur d'une société totalitaire et la situation désastreuse des sans-abris, des « migrants », des précaires. J'écoute les uns, les autres et j'ai de plus en plus de mal à me projeter dans « l'après ».

Le soir, nous regardons presque toujours un film. Il y a mille films du répertoire, mille films art et essai, disponibles sur les différentes plateformes de streaming et nous nous plaisons à les découvrir...avec l'impression lancinante que ce retour sur les œuvres du passé masque le fait que les tournages, les enregistrements radio, sont à l'arrêt. Allons-nous dorénavant regarder en boucle ce qui a été créé « avant » ?

Du salon, la nuit, nous voyons très nettement la lune et l'étoile du berger. Jamais elles ne se sont détachées aussi distinctement dans le ciel. Sans pollution lumineuse, elles brillent d'un éclat que je ne leur avais jamais vu.  
Il est facile d'imaginer où se trouve le soleil, d'où il éclaire la lune.  
Et de réaliser que nous nous trouvons sur une planète ronde, en lévitation, perdue dans l'univers...

### **Du vendredi 1<sup>er</sup> mai au mardi 5 mai 2020**

Il y a une dizaine de jours, les grilles du parc des Guilands ont été resserrées. Et ré-entrouvertes la nuit même. Mais la police patrouille à pied autour du parc, à cheval dedans...c'est assez dissuasif.

Autour du parc, la végétation pousse librement : le rumex, la vipérine aux petites fleurs violettes, les coquelicots rouge et rose, la carotte sauvage qui fait éternuer...envahissent les fossés, les pelouses, les moindres recoins.



Je suis en train d'explorer le livre de cuisine de Gérard Vives, célèbre pour son lapin « tant pis ». Il a trouvé cette recette un jour où il lui manquait des ingrédients et où il s'est dit « tant pis, je vais faire autrement. » Je trouve que nous sommes tout à fait dans une époque « tant pis. » Si nous avons oublié quelque chose en faisant les courses, nous n'allons pas refaire la queue durant une heure pour cela. Nous faisons « avec » ou plutôt sans... Plus généralement, le manque, l'absence, nous poussent à prendre d'autres chemins et donc à être créatif.

« Tant pis », c'est aussi lâcher prise et tenter de se moquer de la situation et de soi-même.

Avec l'annonce du déconfinement sont arrivés l'impatience de revoir les amis, l'espoir de pouvoir se déplacer un peu plus loin pour le travail mais aussi la peur de tomber malade, d'avoir à faire à ce virus. Je ne m'attendais pas à ressentir cette angoisse.

## Semaine 8

### Du jeudi 7 mai au samedi 9 mai 2020

Vers trois heures du matin, depuis quelques nuits, des détonations résonnent. Nous avons d'abord cru à des coups de fusil mais ce sont des pétards. Le bruit se déplace suivant sans doute les pas de celui ou celle qui les lance. Solitude. Pas un cri. Juste le bruit mat des déflagrations.

Le quartier d'habitude animé en cette période de ramadan est vide : personne ne discute sur les bancs, ne se réunit, ne rigole. Tout est si calme...

A 20 heures, hier, une personne a aussi lancé un feu d'artifice du pied des tours.

Je dois aller à Paris un soir de la semaine prochaine, voir une amie. Je redoute un peu les rues sans café, sans restaurant, sans vie.

Depuis l'annonce du déconfinement (encore un mot nouveau que ne reconnaît pas mon ordinateur), je suis prise d'une grande lassitude, d'une grande fatigue. Je vais de grasses matinées en siestes... Envie de ne rien faire. Le temps semble s'être arrêté. Nous n'avons plus envie de faire le tour du parc et les livres que nous commençons nous tombent des mains. Ce dont nous nous contentions faute de mieux ne nous suffit plus. Nous ne faisons plus qu'attendre. Attendre de pouvoir aller jusqu'au bois de Vincennes, jusqu'à Paris. Ces dernières heures à rester enfermés, à avoir peur de se faire verbaliser si nous n'y tenons plus, sont insupportables.

### Lundi 11 mai 2020

Hier, à minuit, une personne a lancé un feu d'artifice de la tour qui se trouve en face de chez nous pour fêter la fin du confinement. Joie !

Ce qui va changer avec le déconfinement (enfin je l'espère), c'est le fait de ne pas avoir à être disponible tout le temps. Il était parfois compliqué de ne pas répondre au téléphone, d'expliquer que je travaillais - certes à la maison - mais que j'avais des choses à faire. C'est déjà toujours un peu difficile lors des

périodes d'écriture de faire comprendre que je travaille de chez moi et que je ne suis pas toujours libre mais avec le confinement, et la certitude que les personnes avaient de me savoir chez moi, cela amplifiait encore la chose.

### Jeudi 14 mai 2020

Je me souviens d'avoir cherché, il y a quelques années à New York, l'existence de bars « clandestins » avec une amie. Il s'agissait alors d'un jeu. Il fallait repérer les lieux à une petite lumière rouge située sur la façade, avoir un mot de passe pour traverser un Delhi (une boutique d'alimentation indienne) pour accéder à l'arrière-boutique ou au sous-sol aménagé en bar. C'était très amusant et n'avait absolument rien d'illégal ou de dangereux.

Je me demande si aujourd'hui, avec la fermeture des bars et autres « lieux de convivialité » comme on dit maintenant, de tels endroits se sont ouverts à Paris ou New York ? Avec l'interdiction de boire de l'alcool dans certains lieux publics, de pique-niquer, de se regrouper à plus de cinq personnes, j'ai l'impression de vivre la période de la prohibition, qui étrangement, a aussi eu lieu dans les années 20, il y a tout juste un siècle.

### **Semaine 9**

#### Mardi 19 mai 2020

En face de chez nous, l'école a repris mais tout reste très silencieux. Plus de poursuites, de cris. J'ai l'impression qu'il y a davantage d'adultes que d'enfants. Lorsque j'en aperçois dans la cour, ils marchent doucement, comme au ralenti. D'une manière générale, je trouve que nous sommes plus « gauches » lorsque nous portons nos masques. Je trouve les gens plus raides, comme engoncés, et j'ai remarqué que j'étais plus distraite.

La semaine dernière nous avons revu quelques amis. Les soirées ont duré moins longtemps qu'auparavant. C'est comme si nous étions ivres très vite de partager à nouveau ces moments avec eux.

Le travail reprend par « à-coups. » Il faut finir ce qui avait été entrepris avant l'arrivée du virus. Vertige de devoir à nouveau gérer un planning.

J'aimerais ne pas retomber dans mes travers - ne pas remplir mon agenda ; garder des moments calmes, vides - afin que cette période en suspens m'ait appris quelque chose.

### **Semaine 10**

#### Mardi 26 mai 2020

Ce week-end, un événement a marqué symboliquement la fin du confinement dans notre quartier et j'avais envie de le raconter.

Il s'agissait en réalité de la rupture du ramadan mais cela a coïncidé avec le déconfinement.

Les hommes et femmes du quartier en tenues de fête (djellabas dorées, robes longues, bijoux...) se sont réunis devant la boutique du coiffeur pour un immense barbecue. Des petites filles portaient des robes taillées dans le même tissu africain. Les jeunes paradaient sur les motos, les scooters. Il y avait de la musique ; les gens parlaient fort. Une ambiance de kermesse.

### Mardi 17 novembre 2020

J'ai relu ce que j'avais écrit durant le premier confinement. Ce qui change en premier lieu cette fois-ci, c'est que ce n'est pas nouveau... Dans cette redite, il y a à la fois une grande lassitude, la peur de ne pas en voir la fin et la difficulté à se projeter.

Il y a toujours cette obligation de remplir soi-même des attestations de plus en plus absurdes. Lors du premier confinement, certaines personnes pouvaient continuer à travailler mais il fallait avoir un CDI ou une attestation d'un employeur. Cette fois-ci, c'est officiellement la même chose, mais comme les intermittents du spectacle dont je fais partie ont l'autorisation de répéter, les autorisations d'association ou d'amis producteurs (ou d'amis d'amis) vont bon train.

Car qu'est-ce que répéter ? Souvent, ces moments de création, de repérages, de discussions, sont informelles et ne sont pas financées si ce n'est par le régime de l'intermittence. Elles sont donc hors cadre.

Ce qui change donc dans ce confinement, c'est la liberté que nous nous donnons de penser non plus individuellement, replié sur soi, chez soi, mais en petits groupes choisis, souvent en toute amitié et toute confiance.

Nous cherchons à inventer des formes pour que les captations ne prennent pas la place du spectacle vivant ; que les cours de danse via Zoom, les réunions en « visio » ne deviennent pas la norme... Il faut créer quelque chose qui soit en phase avec ce que nous vivons, spécifique à cette situation de mise à distance, et éphémère. Car nous ne voulons pas que ce qui est mis en place durant cette période deviennent la norme. Nous ne voulons pas inventer des choses qui remplacent mais des choses qui pallient, relayent, comblent.

Ce qui change aussi par rapport au premier confinement, c'est le désir d'échapper un temps aux écrans (d'ordinateur, de télévision, de téléphone) devenus omniprésents. J'écoute davantage de disques et la radio.

### Vendredi 27 novembre 2020

Je vis ce nouveau confinement de manière très différente du premier.

Tout d'abord, l'homme avec qui je vis travaillait presque tous les jours lors du premier confinement.

En raison de l'arrêt de l'école, France Télévisions avait mis en place des programmes éducatifs, une sorte « d'école à la maison. » Mon compagnon travaillait sur ces émissions en tant que technicien. Il se tournait aussi davantage de jeux dans les studios de la Plaine Saint Denis.

Nous avons d'ailleurs vu à cette occasion les émissions rivaliser de bêtise pour tenter de remplacer le public. Dans « N'oubliez pas les paroles », les personnes étaient remplacées par des mannequins habillés de manière estivale : chemises hawaïennes, tenues colorées... Sur certains bustes était posé un écran où des gens pouvaient apparaître de chez eux via Skype. Pour parfaire le tableau, des danseurs équipés de masques sur lesquels étaient dessinés des sourires étaient placés dans ce « public » pour répéter en boucle la même chorégraphie. Effrayant.

Après cette parenthèse sur la télévision au temps du premier confinement, je reprends mon histoire. Comme mon compagnon travaillait, j'avais donc de longues plages de solitude à la maison. Cette fois-ci, il travaille de chez nous. Nous sommes donc à longueur de journée ensemble. Souvent en tous cas. C'est sans doute en partie pour cela que j'ai plus de mal à écrire ce journal. Mais je sens aussi que je ne suis pas dans le même état d'esprit. Je suis moins dans l'introspection.

Avec ce retour du confinement, est apparue une angoisse.

« Ça » revient. « Ça » pourrait revenir une troisième fois. Il ya donc une urgence à faire. A faire « ce qu'on peut », « tant que c'est possible. » Je sens une frénésie en moi. Je la constate chez mes amis intermittents du spectacle. Et une phrase revient souvent, que je ne supporte plus : « c'est déjà mieux que rien... »

#### Jeudi 7 janvier 2021

Avec l'apparition du virus, nous nous comportons différemment avec nos proches, nos amis. Plus de bises, d'accolades. Je n'ai jamais été très tactile mais cette distance imposée marque toujours un temps d'arrêt au moment où nous nous retrouvons. Nous prenons aussi différemment place dans l'espace, évaluons instinctivement la distance qui nous sépare des autres. Lors des déjeuners ou apéros, nous veillons à la place de nos verres. Nous sommes plus vigilants, plus inquiets.

Je me rends aussi compte qu'en ayant été confinée seule avec mon mari, avec peu d'interactions sociales avec des amis ou collègues au cours des derniers mois, je me sens parfois mal à l'aise avec un groupe de personnes. C'est comme si je ne savais plus me comporter en société... J'ai parfois du mal à suivre plusieurs conversations à la fois et j'ai l'impression que mon vocabulaire s'est restreint.

Nous utilisons un champ lexical propre à notre relation, à notre foyer. Ces mots, jeux de mots, images, utilisés dans l'intimité ne sortaient pas de la maison. Aujourd'hui, je me rends compte que certains m'échappent en société, suscitant la surprise.